

—C'est justement ce que j'allais vous conseiller, vicomte de Saint-Chamans !

Le marquis resta quelques secondes comme interdit.

—Tions ! reprit-il, tu devines que j'ai porté ce nom ? Parbleu ! je suis tenté de croire que tu es vraiment un sorcier.

—Ainsi vous ne le niez pas ? C'est bien vous qui usurpiez le nom et le titre de vicomte de Saint-Chamans ?

—Sans doute. Pour quoi le nierais-je ? Je cachais ainsi mes bonnes fortunes, et j'échappais en outre aux obsessions de mes créanciers.

Le solitaire saisit le couteau posé sur la table, et se dressant devant le marquis :

—Misérable ! je suis le père de Lucienne Mathieu, et tu vas mourir !

En proférant ces mots, il lui étreignit la poitrine et leva son arme pour le frapper. Mais il n'en eut pas le courage : sa main retomba impuissante à commettre un meurtre, et il rejeta son couteau avec horreur.

—Bénédict avait raison, murmura-t-il accablé ; j'ai perdu l'énergie de la vengeance, et je ne dois plus compter que sur Dieu.

Devenu libre, Gaétan s'était précipité hors de la chaumière avec une sorte d'effarement. Il s'arrêta au milieu de l'enclos.

—En attendant que Dieu te venge, coquin, monça-t-il, tu vas recevoir la correction que tu mérites !

Il siffla. Deux laquais, armés de cannes, sortirent d'un taillis et accoururent au signal.

—Bâtonnez-moi d'importance ce sorcier-là, ordonna le marquis, en désignant le vieillard qui venait d'apparaître dans le jardin et fut aussitôt entouré.

Les laquais allaient obéir. Déjà ils s'étaient emparés de M. Mathieu ; ils le tenaient par le bras et se disposaient à le rouer, lorsqu'il s'écria :

—A moi, Bénédict !

Ce cri eut instantanément un écho bizarre, sourd, prolongé, qui étonna les valets et leur fit suspendre l'exécution.

—Eh bien ? qu'attendez-vous ? leur demanda le marquis irrité. Allons, de la vigueur, morbleu !

Les deux cannes s'abattirent sur les épaules du vieillard. Mais à peine s'étaient-elles relevées que Casor et Pullux se ruèrent sur les agresseurs et les mordaient à belles dents. Ceux-ci poussèrent des cris de douleur et abandonnèrent M. Mathieu pour se défendre contre l'attaque des chiens. Sur ces entre-faites arrivait le père ; il comprit tout de suite ce qui se passait ; il bondit rapide, terrible, culbuta les laquais et les mit en fuite. Il vit alors Gaétan, qui, furieux, le chargeait l'épée à la main. Il l'attendit d'un pied ferme, décrivit brusquement un cercle avec son grand bâton de berger, et fit sauter l'arme menaçante. La honte au front, la rage au cœur, le gentilhomme s'élança pour la ramasser, mais le père l'arrêta.

—Un pas de plus, monsieur le marquis, dit-il, j'oublie que vous êtes le fils de la bienfaitrice de ma famille adoptive, et je vous étends à mes pieds.

L'attitude de Bénédict était si imposante, sa physionomie, si résolue, que Gaétan n'osa passer outre ; il demeura immobile, la lèvre crispée, le regard fulgurant.

Le bruit d'un carrosse, roulant au fond de la Gorge-aux-Loups, interrompit cette scène de violence. M. Mathieu alla regarder par-dessus la haie de son enclos. Grâce à l'inclinaison du terrain, ainsi qu'à la petitesse de la cécée qui couvrait la pente, il vit une voiture armoriée s'avancant dans le chemin qui serpentait à travers le défilé. Cette voiture fit halte à l'entrée du sentier caillouteux qui grimpait jusqu'à l'habitation. Cinq personnes mirent pied à terre. M. Mathieu reconnut la marquise d'Aprenmont, le comte et la comtesse de Flavigny, Blanche et Raoul. Il se hâta de retourner vers Bénédict et Gaétan.

—Je suppose, dit-il amèrement au marquis, que vous n'êtes pas en humeur devant votre mère. Retirez-vous donc, car la voilà. Ne croiguez pas, au reste, que la pauvre grande dame, qui me fait l'honneur de me rendre visite, apprenne par moi ce qu'il y a de dépravation et d'infamie dans l'âme de son fils.

Je ne veux pas que mon hospitalité lui cause du chagrin. Allez, monsieur. Un jour Dieu fera justice comme il convient.

—Et maintenant, ajouta Bénédict, ramassez votre épée de gentilhomme, quoique vous sachiez si mal vous en servir.

Le marquis ne répliqua pas. Il sortit de l'enclos et se dirigea vers le taillis d'où ses laquais s'étaient élançés, et où ils avaient ensuite disparu. Là il se retourna, puis il darda sur le père et le solitaire un coup d'œil offroyablement haineux.

—J'aurai ma revanche ! murmura-t-il avec une sourde véhémence.

Et il s'enfonça dans le taillis.

Cependant Bénédict, à la pensée qu'il était sur le point de se retrouver en face de la comtesse de Flavigny, se sentit troublé. Son émotion devint même si apparente que M. Mathieu le remarqua.

—Comme vous voilà pâle et agité ! lui dit-il. Êtes-vous blessé ? Souffrez-vous ?

—Oui, je souffre un peu, répondit le père. Mais je ne suis point blessé. J'éprouve une sorte de fatigue, conséquence naturelle des efforts de la lutte. J'ai besoin de repos et je retourne à la clairière. Au revoir !

—Je ne vous retiens pas, mon brave enfant, quoique je sois certain que votre présence ici ferait grand plaisir à mes nobles visiteurs. Dès que je serai libre, j'irai vous rejoindre. J'espère vous trouver remis de votre indisposition. Au revoir !

Le père et ses chiens s'enfoncèrent sous la haute futaie. On ne les apercevait plus lorsque la marquise d'Aprenmont et la famille de Flavigny pénétrèrent dans la rustique demeure du sorcier. M. Mathieu, qui avait eu le temps de ramener en lui un peu de calme et sang-froid, les accueillit avec une douce gravité. Il les fit asseoir, las qu'ils étaient d'avoir gravi le rude sentier, sur un banc d'herbe à l'ombre d'un quinonce de tilleuls.

—Nous avons promis de venir et nous tenons parole, dit le comte avec amabilité.

—J'ai voulu accompagner mes amis, reprit la douairière d'Aprenmont d'un ton froidement poli et légèrement dédaigneux.

—Je suis fier et touché de l'honneur que je reçois, répondit M. Mathieu en s'inclinant. Que puis-je faire pour vous être agréable ? Dites-le-moi. Je suis à vos ordres.

—Montrez-nous votre petit domaine, dit le comte de Flavigny. J'ai oui dire que votre chaumière est une véritable cellule de savant. Je suis curieux de voir cela, si vous le permettez.

—Je n'ai rien à vous refuser, monsieur le comte, et je me mets à votre disposition.

—Alors, reprit vivement Blanche, vous nous donnerez une petite séance de divination *physionomique*, comme on dit, je crois. Je veux absolument savoir ce que, sur la simple inspection de mon visage, on doit penser de moi.

—On en doit penser trop de bien, sans doute, pour que je ne craigne pas, en l'exprimant, d'embarrasser votre modestie. repartit d'un air souriant M. Mathieu.

—Comment entendez-vous cela, s'il vous plaît ? Vous vous moquez, je crois. Mais, bah ! je ne me laisse pas intimider pour si peu. Voyons, monsieur le devin, étudiez mes traits, je vous prie, et révélez-moi mes penchants, mes aptitudes, mes qualités et de mes défauts.

—Je vous obéis.

Et le solitaire de la Gorge-aux-Loups fixa un regard pénétrant et le lumineux sur la charmante figure de Blanche, qui devint sérieuse.

—Bon ! murmura-t-elle, voici que je commence à avoir peur. Qui sait ? Vous allez peut-être découvrir sur mon visage les signes accusateurs des plus vilains sentiments.

—Rassurez-vous ; j'y remarque, au contraire, la forme extérieure des plus nobles instincts.

Alors M. Mathieu formula, touchant le caractère et l'esprit de la jeune fille, quelques appréciations dont la justesse parut fapper. Elles furent énoncées avec une précision d'idées et une convenance de langage qui charmèrent les auditeurs.